

Autopsie

Johanne Pellerin

Number 16 (3), 1980

Théâtre-femmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28979ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pellerin, J. (1980). Review of [Autopsie]. *Jeu*, (16), 186–187.

autopsie

N'ayant jamais fait d'école professionnelle de théâtre, n'ayant jamais folâtré dans les coulisses, ni sur les scènes du grand et petit théâtre traditionnel, j'ai évité les plus évidentes confrontations inhérentes à tous ces bastions de notre respectable société, quand on est une femme.

Séduite par un théâtre marginal proposant une voie/voix autre, où on parle de recherche centrée sur l'individu, de langage théâtral nouveau, de refus de structures conventionnelles, envoûtée par un espace privilégié, magique, où vivre phantasmes et imaginaire et ce, au-delà d'une représentation scénique, j'ai cru, un jour, à un lieu «zéro», loin des stéréotypes sociaux.

Au départ il était question de «tenter de découvrir de nouvelles valeurs humaines, psychologiques ou autres»¹. Mais... au fil de l'élaboration d'une forme théâtrale plus articulée, des malaises s'installent, les malaises d'une femme consciente, celle-là même qui cherche à respirer dans son quotidien, dans son lit, dans la rue; sur toutes les scènes de la vie.

Le leurre est facile sous prétexte d'«ART», d'«OEUVRE», de «CRÉATIVITÉ». Toute remise en question devient alors une promenade sur un champ miné, les images «malaisantes» étant aussitôt récupérées pour «la vision globale du monde».

L'oeil s'embrume, s'encrasse, dans l'incertitude, le doute, la manipulation aussi.

1. Crête, Jacques, dans *Jeu 14*, «Fragments de la petite histoire de l'Eskabel», 1980.1, p. 45.

La «féminisante» vogue à la dérive, emportée dans un flot de tâches ardues, à cause des conditions matérielles difficiles et communes au groupe. Comblée de travailler selon un mode de fonctionnement où le sexisme n'a jamais eu cours (chacun, chacune maniant marteau, fil à coudre, maquillage, console d'éclairage, etc.), elle est satisfaite que la parole soit donnée «officiellement» à celle ou celui qui la prend.

Pourtant, les contradictions deviennent peu à peu dérangeantes, trop gênantes pour le sommeil de la juste... C'est l'insomnie. Se butant contre la vitrine, elle voit défiler «les nouvelles valeurs humaines» prônées jadis; sur la scène, c'est le vide; par ailleurs, le trop-plein aussi. On y retrouve bien un genre masculin différent, autre que SUR-MÂLE, mais lourd de... puisant a... même la mythologie féminine traditionnelle, se l'appropriant, la renforçant, l'idéalisant. Point de place pour celle qui se cherche, inconfortable dans la mystification, celle dont l'image récalcitrante est déniée.

Devant l'impossibilité d'une remise en question au sein de la «Transcendantale création universelle» de l'homme, elle choisit, pour un temps peut-être long, de se retrouver du côté de ses alliées, entre femmes, de se donner un milieu propice, loin des prétentions sacralisantes, des «métaphysiqueries» caramélisantes, avec le même souci que ceux qui, en quête d'un nouveau théâtre, ont rejeté les fondements du théâtre institutionnalisé.

Sans croire naïvement à une entente parfaite, parce qu'entre femmes, mais poussée par le désir de retrouver une sensation de bien-être, celle déjà goûtée lors d'une première expérience ensemble, associant ainsi vécu théâtral et quotidien, la créativité chevauchant le politique, par honnêteté, par amour des

femmes, par amour d'elles-mêmes/ moi-même, pour une naissance possible...

Johanne Pellerin, membre de l'eskabel depuis 6 ans; juin 80

mais ça, c'est une autre histoire...

J'ai beaucoup réfléchi, ces derniers temps, à la situation des femmes dans le théâtre. (Que c'est difficile de se résumer en quelques lignes!) Et j'avoue que je ne trouve pas la situation aussi noire qu'on serait porté à le croire. À Québec, du moins...

Je crois que tout tient à une question de choix: c'est-à-dire que chacun est libre de travailler dans le domaine théâtral selon ses propres principes. J'ai fait de la mise en scène, j'ai dirigé des comédiens et des comédiennes et je n'ai jamais perçu de sexisme dans nos relations, dans nos rapports de travail: la confiance et le respect ont toujours régné. C'est l'incompétence d'un metteur en scène qu'on ne pardonne pas, qu'il soit homme ou femme. Ce n'est pas une question de sexe.

J'ai été dirigée en tant que comédienne par des femmes et des hommes. Bien que les rapports avec un metteur en scène féminin soient souvent plus directs, plus profonds (on parle de mêmes choses au même niveau), je me

suis rarement sentie inférieure ou manipulée quand la mise en scène était assurée par un homme. J'ai peut-être eu la chance de toujours tomber sur des gens intelligents...

J'ai été régisseur au Grand Théâtre de Québec. J'avais sous mes ordres des techniciens professionnels, tous hommes de 35-50 ans. Là encore, je n'ai pas vécu de dénigrement. Le seul critère de confiance restait encore la compétence.

Je ne sens pas que j'ai à faire mes preuves en tant que femme. C'est en tant que «travailleuse théâtrale» que j'ai à m'imposer. Par mon travail, mon «talent», plutôt que par ma nature de femme.

Je crois que le problème se situe souvent pour une comédienne au niveau du choix des rôles, Dieu que c'est mince! La plupart des textes de répertoire proposent comme rôles féminins des «soeur de Claude», «femme de Henri»,



Manon Vallée. (Photo: François Bergeron).